



HÉLÈNE BONAFOUS-MURAT

LE JEUNE
HOMME AU BRAS
FANTÔME

J'AI
LU



Le jeune homme au bras fantôme

DU MÊME AUTEUR

Morsures, Le Passage, 2005

(Prix Alain-Fournier 2006, Prix du Premier Roman
du Rotary Club International 2006)

Échafaudage, Le Passage, 2007

L'Ombre au tableau, Le Passage, 2009

(Prix François-Mauriac de l'Académie française 2010)

Avancez masqués, Le Passage, 2018

La Caravane du pape, Le Passage, 2019

HÉLÈNE BONAFOUS- MURAT

Le jeune homme
au bras fantôme

ROMAN



© Le Passage Paris-New York Éditions, 2021

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Prologue

Paris, 12, rue Transnonain, 14 avril 1834

Ce qui le frappa d'abord, ce fut le silence, blanc, étendu comme une nappe sur la pièce où plus rien ne bougeait. Quelques minutes plus tôt, encore, les cris et les supplices lui vrillaient les oreilles. La voix de son père s'était éteinte dans un râle presque doux et moussu. Au loin à présent, l'agitation et la cavalcade des soldats, baïonnette à la main, courant dans les étages où les pas précipités fuyant devant eux étaient ceux de rats apeurés. Dégringolades dans les escaliers, portes qui claquent sur la rue, vitrines brisées par le choc, puis une nouvelle course poursuite, sur les pavés cette fois. Ils étaient dehors.

Charles ne comprenait pas ce qui se passait. Toute la nuit, ils s'étaient entassés à seize dans la petite chambre de monsieur Bouton, fébriles, tremblant à chaque cri ou coup de fusil en provenance de la barricade dans la rue. Au petit

matin, il avait été réveillé en sursaut par des coups frappés à la porte alors qu'il sommeillait dans les bras de son père. « Ouvrez donc, Madame Godefroy », avait dit celui-ci. Puis il s'était avancé, confiant, et avait crié aux soldats : « Mes amis, mes frères, il n'y a ici que des honnêtes gens ! J'ai moi-même un frère à Alger sous les drapeaux ! »

Mais les soldats avaient tiré quand même. Le premier à avoir fait feu était roux, avec une tache de naissance lie-de-vin sur la joue qui lui donnait un air effrayant. Son père et lui avaient reçu des balles et des coups de baïonnette. Au même instant, Baptiste, l'homme à tout faire de la maison, avait sauté dans le placard dont la porte grillagée avait cédé sous sa force. Sa mère avait arraché le petit Charles aux bras de son mari qui s'était effondré à terre et elle s'était jetée à son tour après Baptiste, tombant sur lui de tout son poids.

Avec les coups de feu, une fumée âcre et blanche avait envahi la pièce, jusqu'aux moindres recoins du placard. Le nez et la bouche de Baptiste s'étaient retrouvés contre le cou de Charles, celui-ci sentait leur tiédeur virile, plus rassurante encore que celle de sa mère, qui l'enserrait de ses bras à lui briser les côtes. De sa main, il avait pris celle de Baptiste et l'avait pressée très fort. Ils ne pouvaient plus respirer ; ils allaient disparaître là, tous les deux, et, redressant chacun la tête tant bien que mal, ils avaient échangé un dernier regard dans la

pénombre, comme si toute la vie qui leur restait s'était réfugiée dans leurs yeux effarés.

Quand le calme fut revenu, Charles suffoqua puis finit par distinguer les traits du visage de sa mère. Elle l'avait traîné sur le sol et s'agitait au-dessus de lui, comme une ombre lointaine. À ses narines montait l'odeur du sang frais, la même qu'il avait souvent sentie à l'étal des bouchers. Le rictus du soldat roux revint l'envahir d'épouvante. Il rechercha en vain l'odeur du cou de Baptiste. Mais celui-ci avait disparu. Où était-il ?

Soudain, il aperçut le corps de son père, étendu sur le plancher, dont la tête tournée vers lui le fixait de ses yeux vides qu'il ne reconnut pas. De nouveau, il ne parvenait plus à respirer. Il avait peur. La chute d'un édredon qui s'affaissa de lui-même sur le sol le fit tressaillir. Le lit était un champ de bataille dévasté. Le jour commençait à poindre à travers les lames des persiennes, dessinant des barres régulières sur les draps et le plancher. L'une d'elles vint caresser la tête de son père, comme une consolation. La fixité de son regard devenait inquiétante. Charles fut étreint par une angoisse indicible.

C'est alors qu'une douleur fulgurante s'éveilla dans son bras droit. Elle le submergea, intolérable, et il s'évanouit pour de bon. De longues minutes encore, peut-être des heures, s'écoulèrent avant qu'il ne revienne à lui. Sa mère le secouait, en produisant une longue plainte continue. Tout ce que Charles parvenait à voir, c'étaient les lourds souliers des voisins et

commerçants des alentours qui envahissaient la pièce, marchaient dans une mare sombre et visqueuse et laissaient après eux de gros pas ensanglantés sur le sol.

Sans qu'il eût le temps de comprendre comment, son père fut hissé sur le lit par deux paires de bras. Dans le mouvement, son bonnet de nuit tomba de sa tête. Le petit garçon y vit comme un sacrilège. Sous la table gisait le corps ruisselant de monsieur Bouton, grotesquement ramassé, percé par les baïonnettes. Un peu plus loin, le jeune François Loisillon avait subi le même sort. Jamais plus monsieur Bouton, si gentil avec lui, ne lui offrirait de sucre candi. Jamais plus le fils de la portière ne lui enseignerait à tailler des sifflets dans des bouts de bois.

— Avec ces trois-là, le père Hû, le jeune Loisillon et le vieux Bouton, cela fait douze ! rugit une voix qu'on aurait dit celle d'un animal.

Puis ils s'en allèrent, leurs semelles faisant un bruit de ventouse dans la flaque de sang. Charles les entendit encore pousser des exclamations dans les pièces voisines. Le jour continuait à croître, personne n'avait ouvert les persiennes. Il parvint enfin à fixer son attention sur sa mère, toujours penchée sur lui, le visage inondé de larmes. La douleur s'intensifia dans son bras et il poussa un long gémissement. Cela sortait de lui comme une force incontrôlable qui ne devait jamais s'arrêter.

Chapitre 1

Paris, juillet 1851

Le merveilleux, c'était que Charles, malgré son grand malheur, ne changeait pas. Enfant, il avait déjà cette petite tête blonde un peu farouche, ces yeux inquisiteurs au regard en coin qui semblaient à tout instant demander à chacun raison de ses agissements. Sa moue butée disait qu'il ne prenait rien pour argent comptant. Le cou légèrement penché, il épiait le monde avec la sagesse étrange d'un vieillard, désabusé déjà. Et c'est avec ce même air doux et triste que le jeune homme observait à présent les travaux de démolition de leur ancienne demeure.

Combien de fois Pauline avait-elle caressé, telle une grande sœur attentionnée, une à une du bout des doigts les mèches folâtres de sa tignasse de petit garçon, alors qu'il souffrait tant, les mâchoires serrées, refusant de prononcer un mot ! Elle sentait son cœur fondre, presque

cesser de battre, quand Charles levait sur elle ses yeux noisette, immenses, accusateurs. Tout ce qu'elle savait faire, c'était ébouriffer davantage sa chevelure dorée aux reflets roux. C'était la seule partie de son corps qu'elle osait toucher. Après le drame, du haut de ses douze ans, elle aurait tout donné, jusqu'à son ruban de soie le plus précieux, pour que ses gestes maladroits apaisent un peu la torture de l'enfant.

Car Charles, ce jeune homme aux traits inchangés, qu'elle regardait aujourd'hui encore avec la tendresse d'une mère, était, à l'âge de six ans, devenu manchot. Quinze jours après l'attaque qui avait coûté la vie à tant de braves gens de l'immeuble, il avait fallu se rendre à l'évidence : les médecins ne donnaient pas cher de la survie de l'enfant si on laissait la gangrène progresser. L'entaille était trop profonde, et la balle avait affreusement labouré les chairs. Le bras droit de Charles pendait, enrubanné de linges régulièrement changés qui ne conjuraient en rien le mal, et sa pauvre mère éplorée, à bout de forces, avait épuisé toutes ses ressources pour juguler la douleur atroce qui défigurait le visage crispé de son enfant et leur ôtait à tous deux le sommeil. La mort dans l'âme, elle avait dû acquiescer à l'opération.

Pauline se souvenait de ces sinistres soirées d'avril où les deux veuves, sa propre mère et celle de Charles, se réunissaient dans le logement de l'une ou de l'autre, au premier étage de la grande maison écrasée par le deuil. Plus personne ne

montait joyeusement le grand escalier pour se rendre au théâtre que monsieur Lamy dirigeait aux troisième et quatrième étages, dans ce qui restait de la vaste nef de l'ancienne chapelle démolie sous la Révolution. Car c'est autour de ce vieil espace consacré que le bâtiment avait poussé telle une excroissance, empilant ses magasins, ses ateliers, ses logements petits ou grands, ses humbles chambres sous les toits, bourdonnant de l'incessante activité d'une ruche laborieuse, retentissant des rires et des cris des habitants.

À présent, cette maison elle-même était en cours de démolition, comme tant d'autres dans le quartier. Pauline se tenait là, debout auprès de Charles, et tous deux regardaient depuis l'autre côté de la rue les masses des ouvriers s'abattre sur elle, dans un mouvement rythmé de machine, ponctué par le bruit des gravats que l'on déversait dans les carrioles dont les chevaux, avec leurs œillères, semblaient dormir, indifférents au vacarme. Çà et là, des morceaux de bois entassés finissaient de se consumer entre deux fondrières. Ailleurs, on allumait un nouveau feu. Les contours des êtres et des choses étaient flous, comme effacés par la poussière de plâtre qui flottait, en suspension dans l'air. Et celle-ci, soudain, projeta Pauline des années en arrière, vers ce petit matin et cette chambre envahie par la fumée causée par la poudre des fusils, dont le dernier souvenir était en train de

disparaître sous leurs yeux, dans les efforts des démolisseurs en sueur.

Sur la façade ne demeurerait plus qu'un fragment de l'ancienne inscription que son père avait autrefois calligraphiée lui-même fièrement : « Alexandre Daubigny, peintre en bâtiments ». Bientôt il n'en subsisterait plus rien. Par le rez-de-chaussée éventré, Pauline apercevait une dernière fois le grand escalier de la maison au pied duquel son malheureux père était tombé sous les balles, tout comme monsieur Guitard. Le peintre négociait les marches avec difficulté, car une ancienne attaque de paralysie l'avait laissé diminué. Il peinait à monter à l'échelle et son travail s'en ressentait. Le ménage vivait chichement ; aussi Pauline, à douze ans, devait-elle gagner son écot en travaillant pour l'épicière du quartier. Face à la troupe qui avait investi le vestibule, son père, incapable de courir, n'avait eu aucune chance.

Pauline n'avait pas besoin de regarder Charles pour savoir qu'il ressentait comme elle dans sa chair les coups de boutoir des masses et le crissement des scies. Elle regretta brièvement de l'avoir amené là, lui dont la manche droite flottait et disait à tous qu'il était incapable de prendre part à ce joyeux labeur qui résonnait partout dans les rues de Paris.

La maison avait été comme grignotée par le haut ; bientôt ce serait au tour de leur premier étage. Une simple cloison séparait le logement des Daubigny de celui des Hû. Avant le drame,

Pauline aimait se sentir protégée entre ces murs. Elle s'endormait en écoutant à travers le plancher, depuis son lit au matelas moelleux, les bruits sourds que faisaient dans la boutique du rez-de-chaussée son père et l'apprenti Joseph en rangeant leurs pots de couleurs. Parfois, une vitre que son père devait poser le jour suivant tombait, se brisait, et elle l'entendait pester contre la maladresse de Joseph. Mais Pauline savait que cette colère ne durait pas. Le lendemain, le peintre et son ouvrier étaient de nouveau les meilleurs amis du monde.

— Te rappelles-tu comment Lamy s'est enfui par les toits ? murmura Charles, rêveur.

Pauline revoyait la balafre laissée par un coup de baïonnette sur la joue du directeur du théâtre. Des toits et des étages, il ne restait plus rien, que le ciel, aveuglant en cette chaude journée de juillet, vers lequel la poussière blanche s'élevait comme une offrande. Sous leurs yeux, un pan de façade tomba, emportant avec lui la mémoire du père Breffort et la vieille inscription annonçant sa manufacture de papiers peints de fantaisie. Sa commère, Annette Besson, était morte avec lui, tout comme son fils Louis, que l'on avait retrouvé, dans sa chambre au cinquième étage, le pantalon à peine enfilé, une seule bretelle passée à son épaule. Longtemps, le bruit avait couru qu'il avait été la cause de tout ce malheur : de sa fenêtre, un coup de fusil serait parti, déclenchant la fureur de la troupe qui avait vu un de ses hommes tomber.

Mais leurs mères à l'un et à l'autre, la veuve Hû et la veuve Daubigny, avaient toujours maintenu qu'elles n'avaient jamais entendu ce coup de feu ; que ce n'était là qu'un prétexte pour les soldats, exaspérés par les barricades et avides de sang. Au long des années, après les événements, les deux femmes s'étaient soutenues comme deux sœurs. Charlotte Hû avait vendu un à un les derniers meubles dont son mari faisait commerce. Elle avait dû rendre la boutique du rez-de-chaussée, devenue vide et sinistre. Puis, l'argent se faisant rare, elle avait renoncé aux deux magasins du premier étage où avant le drame son époux entassait et rafistolait le mobilier qui devait plus tard être vendu. Elle s'était repliée dans une petite chambre contiguë à celle de la portière, madame Pajot, à qui elle venait en aide. La pauvre femme avait perdu quant à elle son treizième et dernier enfant encore vivant, tombé à ses pieds dans la chambre de monsieur Bouton. Elle avait imploré les soldats de l'abattre à son tour, criant qu'elle ne voulait plus vivre et qu'ils lui devaient au moins cette grâce ultime. Ils l'avaient repoussée brutalement alors qu'elle s'accrochait à eux, hébétée, comme folle.

Dans la maison qui s'effondrait, en cette radieuse journée de juillet 1851, se trouvaient tous les souvenirs de cette aube maudite qui avait amputé leurs familles innocentes de tant d'êtres chéris, pères, frères, fils, oncles, amis et voisins – et Charles, en outre, à jamais, de son bras droit.

Chapitre 2

Ils rentrèrent par les petites rues étroites et sombres qui conservaient un peu de fraîcheur et dégageaient une odeur de cave. Près de la pointe Saint-Eustache, ils croisèrent un marchand de coco auquel Pauline acheta pour deux liards de rafraîchissement. Le bonhomme jeta à Charles un regard de commisération – ou peut-être était-ce du mépris. Avec sa fontaine métallique sur le dos, ses gobelets à la ceinture, il paraissait doté de membres supplémentaires dont il tirait avec fierté son arrogance gouailleuse. Charles se recroquevilla intérieurement. Avec son bras manquant, il se sentait moins que rien.

Pauline vivait dans une mansarde et refusait de prendre un mari. « Je n'ai encore jamais rencontré le bon », disait-elle. Elle avait pourtant maintenant vingt-neuf ans. Industrireuse, elle travaillait plusieurs jours par semaine dans une épicerie proche des halles. Le soir, elle ravaudait les vêtements des habitants du quartier, comme sa mère couturière le lui avait appris. Parfois,

elle prêtait aussi main-forte à une de ses amies, lingère de son état, qui, enceinte de son quatrième enfant, ne pouvait plus porter les paniers jusqu'au lavoir ni battre le linge.

Dans son logis sous les toits, il faisait chaud. La jeune femme sortit d'une boîte en fer-blanc quelques petits biscuits cannelés.

— Ils sont un peu rassis, dit-elle, mais cela ne fait rien.

— Tu as une bonne place et une bonne patronne, répondit Charles en croquant avidement dedans.

Il n'avait rien mangé depuis le matin et la journée était déjà bien avancée.

— Qu'as-tu ? demanda Pauline. Tu as l'air soucieux. C'est à cause de ta mère ?

Charles hocha la tête. Il ne pouvait rien lui cacher. Depuis qu'il était petit, elle l'avait toujours deviné et compris mieux que personne.

— Elle n'a jamais vécu ailleurs que rue Transnonain... Voilà six mois que nous avons dû quitter la maison, et elle ne va pas fort. Et puis, on ne sait plus bien qui croire. Certains disent que tout Paris va être démoli. Et alors, où irons-nous vivre ?

— Tranquillise-toi, voyons. Si ma patronne vous a trouvé ce logement, elle sait ce qu'elle fait ! Ce n'est pas pour que vous soyez mis à la rue demain !

— Madame Chauvière est une brave femme. Mais son frère n'est pas comme elle... Je sens bien qu'elle l'a contraint. Il nous regarde d'un mauvais œil. À la première occasion, il nous

chassera. Il parle déjà d'augmenter le loyer, car nous sommes deux. Ta patronne lui avait seulement parlé de ma mère. Elle ne lui avait pas dit que je vivais avec elle. De toute façon, où pourrais-je bien aller ?

Sa mère leur avait permis de survivre tant bien que mal depuis dix ans grâce à l'emploi de portière dont elle avait hérité à la mort de madame Pajot au 12, rue Transnonain. Elle avait su se rendre indispensable aux habitants, qui la gratifiaient de légumes et de pâtés rapportés de la campagne, d'un peu de vin parfois, et de menue monnaie – suffisamment pour acheter du pain et rester propre. Charles regrettait les deux petites pièces coincées entre l'escalier et les boutiques, tout au bout de l'allée qui donnait sur la rue. Sa mère occupait la loge, lui l'arrière-loge.

— Eh bien, je te prendrai avec moi, s'il le faut ! s'exclama Pauline.

Charles jeta un regard sur la mansarde éclairée par une lucarne. Depuis sa chaise de paille, il pouvait toucher le mur en tendant le bras gauche, et sur la droite, il se heurtait aussitôt à la soupente. Pauline avait installé son grabat à même le sol. Sur un bahut trônaient un broc de faïence, quelques pots de terre et une pendulette à socle de marbre garnie de fûts dorés et ciselés qui semblait presque incongrue à leurs côtés. C'était là toute sa richesse.

— Et le qu'en-dira-t-on, y as-tu seulement pensé ? demanda le jeune homme avec une petite moue.

Il avait bien remarqué les regards obliques que lui jetaient les voisins de palier de son amie.

— Sans compter que l'on ne peut pas tenir debout à deux, ici ! ajouta-t-il.

— Qu'importe, nous prendrons des tours de rôle ! Tu dormiras le jour pendant que je serai à l'épicerie, et tu me laisseras la place la nuit !

Pauline avait toujours réponse à tout. Aucune difficulté ne l'arrêtait jamais : elle traversait la vie, radieuse et douce, ses longs cheveux bruns ramassés en une couronne torsadée qui donnait à son visage rond et pâle une allure de reine. Ses yeux vert d'eau, son franc sourire et sa poitrine généreuse lui valaient des sifflements admiratifs à chacune de ses entrées chez les marchands de vin. Elle avait reçu maintes demandes en mariage de braves ouvriers, d'un garçon boucher, d'un musicien, et même d'un vieux rentier qui voulait l'établir dans un petit commerce de nouveautés et lui promettait sa fortune. Elle avait poliment décliné chacune des propositions, s'excusant presque de faire de la peine à ses prétendants, les laissant éperdus et navrés, au point que le musicien s'était jeté dans la Seine d'où on avait eu le plus grand mal à le repêcher.

— La nuit... Tu veux donc que j'erre par les rues comme une âme en peine ? Que je me fasse détrousser au premier carrefour, battre et jeter dans le ruisseau ? Avec mon seul bras vaillant, comment pourrais-je me défendre ?

Pauline le toisa d'un air résolu.

— Alors, il faut que tu travailles. Que tu gagnes ta pitance, que tu puisses offrir à ta mère un toit pour ses vieux jours. Et estime-toi heureux qu'elle soit encore là. La mienne est partie depuis six ans maintenant.

— Que je travaille ? Mais qui voudra d'un manchot ?

— Tu sais lire, écrire et compter. Tu as l'esprit vif et clair. Cela suffit pour bien des emplois.

— Aucun commerçant ne me prendra ! Avec mon allure, je ferais fuir les clients !

— Cesse donc de t'apitoyer sur ton sort. Il y a forcément une place pour toi quelque part.

Charles s'adoucit et lui sourit.

— Tu donnes toujours l'impression que la vie est si simple ! Tu es toujours de bonne humeur, gaie comme un pinson.

— Et pourquoi donc m'en ferais-je ? Il n'y a personne pour vivre cette vie à ma place. Je dois bien faire avec.

Sur ce, elle regarda sa pendule, se leva précipitamment de sa chaise et jeta un châle à fleurs sur ses épaules.

— Il est déjà 3 heures ! s'exclama-t-elle. Je vais être en retard, j'ai promis à madame Chauvière de tenir l'épicerie pour qu'elle puisse vaquer à son ménage.

Arrivés sur le pavé, ils se séparèrent. Charles la regarda disparaître au coin de la rue en courant, pareille à un animal frémissant et joyeux. Elle était son ange gardien, sa seule amie ;

il ne pouvait la décevoir. Le long des rues qu'il longeait, frôlant presque les immeubles avec cette habitude qu'il avait prise depuis son jeune âge de dissimuler aux regards sa manche vide, chaque jour il voyait fleurir de nouveaux arrêtés d'expropriation, de nouveaux numéros marqués à la craie indiquant les lots que les promoteurs allaient bientôt se partager : les maisons n'étaient pour eux que des tas de pierres et de bois qu'ils allaient réemployer pour construire des demeures plus saines, plus grandes et plus belles. Les voies nouvellement percées étaient plus larges et plus carrossables, sous le sol couraient des milliers de mètres d'égouts, tandis que la nuit le gaz avait remplacé l'éclairage à l'huile, donnant au passant noctambule l'impression que le jour ne s'éteignait jamais.

Avec son bras en moins, Charles se sentait laissé-pour-compte, oublié du grand mouvement qui transformait la ville dans un souffle puissant d'assainissement. En arrivant dans la rue Rambuteau qu'enfant il avait vu construire, il avisa une borne-fontaine et s'arrêta pour s'y désaltérer un instant. Des galopins le visèrent de leurs lance-pierres puis s'égaillèrent en piaillant telle une volée de moineaux. Il se redressa, leur jeta un regard noir et décida que Pauline avait raison : il n'y avait personne d'autre que lui pour vivre sa vie. Il n'allait pas se laisser faire. Si l'on démantelait des quartiers entiers, en abattant les bâtisses bancales, les hôtels borgnes et

les échoppes boiteuses, c'était pour les remplacer par une ville claire et belle. Il pouvait bien s'appliquer les mêmes préceptes, et faire en sorte que son existence d'invalides soit digne d'être vécue.

Chapitre 3

Charles marcha lentement en direction de la rue de la Tonnellerie toute proche, où il résidait désormais avec sa mère. À force de cajoleries, madame Chauvière avait convaincu son frère, un marchand de beurre, d'œufs et de fromages du nom de Flanquin, de les laisser s'installer dans une remise sur l'arrière-cour dont il n'avait pas l'usage. Le bonhomme, gras et rougeaud, était souvent campé, par beau temps, quand le client se faisait attendre, entre les larges piliers qui soutenaient le bâtiment et encadraient sa boutique. Les bras croisés, sans broncher, il dévisagea Charles d'un œil torve. Le jeune homme se coula par l'étroite entrée de service dans un vestibule qui menait jusqu'à son logement. Une odeur écœurante de crème rance et de fromages trop faits imprégnait les murs de tout l'immeuble. Charles ne la remarquait presque plus.

— Voyons, ouvre donc les volets, pour profiter du soleil avant que la cour soit dans l'ombre,

lança-t-il doucement à sa mère qu'il trouva atterrée, le regard perdu, devant un bol vide.

Charlotte Hû ne répondit pas. Ce fut Charles qui ouvrit les battants et replia péniblement les lourds panneaux de bois de sa seule main gauche. Il fut de nouveau assailli par l'odeur, âcre et douceâtre à la fois, qui semblait davantage concentrée dans la cour où le marchand entassait ses boîtes et ses caisses vides. De la paille jetée au sol absorbait tant bien que mal les rigoles qui s'en échappaient avec un fumet douteux.

— Ferme cette fenêtre ! aboya sa mère.

Charles obéit en silence. À travers la vitre graisseuse il regarda les derniers rayons qui semblaient bien décidés, dans leur effort chaque jour renouvelé, à venir percer le puits ténébreux de l'arrière-cour. Bientôt, ils disparaîtraient pour de bon.

— As-tu mangé au moins, petite mère ? demanda-t-il en déposant sur la table un biscuit cannelé qu'il tira de la poche de son paletot.

Charlotte n'en fit aucun cas et se lança dans sa plainte accoutumée :

— Je ne mérite pas cette vie de misère ! Nous avons été riches, ton père et moi, et nous voilà réduits à demeurer dans ce gourbi comme des gueux. Dans mon jeune temps, quand ton père était parmi nous, nous avions nous aussi notre boutique, crois-moi, bien plus belle que celle de Flanquin. Nos magasins au premier étage étaient pleins à craquer, et nous avions de grandes et

belles pièces à vivre ! Tu ne t'en souviens pas, tu avais six ans quand le malheur nous a frappés.

— Je le sais bien, petite mère, tu me le répètes sans cesse, murmura le jeune homme.

— Ah, alors j'étais respectée, je te prie de me croire ! On me saluait dans la rue, les voisins se battaient pour que nous prenions leurs fils comme apprentis. Toi, tu ne manquais de rien, tu mangeais de la viande et du pain blanc tous les jours.

Sa voix se fêla, comme celle d'une actrice usée par son rôle.

— Ce n'était plus pareil, après, rien qu'une chute lente vers la misère. Imagine, moi, remplacer une simple portière ! Tirant le cordon nuit et jour pour des visiteurs ingrats et des malotrus !

— C'était mieux que rien, non ? avança Charles, conscient de lui donner une réplique cent fois remâchée. Au moins nous avions un toit. Et cela te rapportait toujours quelques sous.

Il pensait à Pauline, qui avait grandi au même étage, seulement séparée de lui par quelques murs, jusqu'à ce que sa mère suive un entrepreneur de charpente dans ses quartiers, rue Montorgueil. Charles s'était retrouvé seul avec sa propre mère, qui n'avait pas réussi à se remarier. Les rares courtisans avaient vite renoncé, quand ils avaient compris que la veuve était sans le sou. À présent, madame Hû était une femme déjà vieille de cinquante-deux ans, percluse de rhumatismes, aigrie et revêche, dont la vue basse l'empêchait de s'adonner à de menus travaux de

dorure, de ravaudage ou d'occuper tout autre petit emploi que les femmes plus jeunes s'ingéniaient à trouver pour nourrir leur marmaille.

La mère de Pauline, avenante et gracieuse comme l'était sa fille, avait eu encore moins de chance : elle avait été renversée par un tombereau qui, en basculant, l'avait écrasée, quelques années à peine après son second mariage.

— Cesse de gémir ! lâcha soudain le jeune homme, excédé. Au moins tu es toujours en vie ! Et ici, tu n'as pas à monter les escaliers qui te font si mal aux jambes.

— Est-ce ainsi qu'un fils s'adresse à sa mère ? s'indigna Charlotte. N'y a-t-il donc plus aucun respect sur cette terre pour une pauvre femme ? Ah ! Je suis maudite ! Qui prendra soin de moi en ce bas monde ? Ce n'est pas avec un fils estropié que mon sort risque de tourner de sitôt.

— Détrompe-toi, la mère. Je te prouverai bientôt le contraire.

L'air était trop oppressant, l'espace trop étriqué. Charles sortit de nouveau. À quoi allait-il bien pouvoir employer cette soirée d'été ? Il n'en savait rien. Il marcha un long moment en direction de la Seine où il espérait trouver un peu de fraîcheur. Dans le ciel s'amoncelaient de lourds nuages noirs. Il s'accouda au pont du Carrousel et regarda des garnements sauter par grappes dans le fleuve en s'esclaffant. Leurs vêtements rapiécés étaient entassés sur la berge poussiéreuse du port Saint-Nicolas. Un gamin passa nonchalamment près d'eux, comme indifférent,

puis il rafla prestement les habits abandonnés et s'enfuit au pas de course en poussant un cri de victoire. Les baigneurs se hissèrent sur la berge avec des clameurs offusquées, hésitant entre l'envie de se ruer à sa poursuite et le souci de cacher leur nudité à la vue des passants. Ils se réfugièrent dans l'une des cabanes de bois qui encombraient le port, en un conciliabule agité où ils fomentèrent dans l'ombre leur juste vengeance contre le malfrat qui, une fois leur dignité et leurs haillons retrouvés, leur paierait cher cet affront.

Charles enviait l'agilité de leurs corps bronzés, les éclaboussures que faisaient leurs quatre membres quand ils sautaient telles de grandes araignées efflanquées dans l'eau grise. Le calme revenu, il porta ses regards vers le Pont-Neuf, dont la reconstruction de la dernière arche était en train d'être achevée. Les boutiques qui garnissaient les piles du pont avaient presque toutes disparu. Charles se souvenait des amoncellements d'oranges et de citrons, des bouquets odorants, des colifichets et des médailles, mais surtout des gazettes et des livres usagés dont il faisait son régal quand il avait un brin de monnaie. Sa mère l'agonissait de reproches, l'accusant de dilapider l'argent si durement gagné.

Les premières gouttes tombèrent, indécises d'abord, comme si elles voulaient laisser aux badauds le temps de trouver un abri. Puis elles se firent insistantes, comme pour presser les retardataires, et se changèrent enfin en une

pluie crépitante qui ne leur laissait plus aucune chance. Charles se rencogna sous un porche. Soudain, il faisait nuit. Sur les pavés, de rares silhouettes détrempées glissaient, traînant parfois après elles quelque carriole brinquebalante. Une ombre venue de loin courait pesamment, dérapant dans les flaques, pareille à un matelot ivre, et vint se placer à côté de Charles.

— Eh bien ! fit l'homme en essorant sa casquette, voilà un sacré temps d'Apocalypse !

Charles eut un murmure d'approbation. Un éclair troua le ciel, puis un craquement retentit et ricocha lentement d'un toit à l'autre, en un grondement infini. Un autre éclair déchira les ténèbres.

Dans la lueur surnaturelle, l'étranger, comme saisi par la foudre, dévisagea alors Charles et s'exclama :

— Nom d'une pipe ! Le petit Hû ! Ma parole, te voilà donc devenu grand !

Chapitre 4

Ils trouvèrent refuge chez un marchand de vin dont la boutique aux verres dépolis était noyée dans une pénombre jaune sale. Sur le comptoir, le tenancier avait posé quelques bougies qui dispensaient une lueur de tombeau. Autour des tables de bois et dans les cabinets particuliers, en retrait, on sirotait en silence des verres d'absinthe, des liqueurs et la piquette du patron. Il se dégagait des buveurs en paletot de laine ou en bourgeron une forte odeur de chien mouillé. Çà et là on distinguait le tablier blanc d'un commerçant surpris sur le pavé par le mauvais temps, venu chercher asile chez son confrère. À chaque nouveau coup de tonnerre, des exclamations fusaient. L'orage avait mis la ville à l'arrêt, au diapason de la colère du ciel.

— Patron, par ici deux chopines ! lança l'homme à la casquette en se glissant à une table restée libre dans un recoin de la salle.

Charles l'imita. Assis devant leurs boissons débordantes de mousse, ils se regardaient.

Géné, ne sachant trop ce qu'il faisait là, le jeune homme n'osait pas engager la conversation. Ce fut l'étranger qui rompit le silence.

— Saperlotte, tu n'as vraiment pas changé !

Charles, embarrassé, désigna du menton sa manche droite sans dire un mot.

— Et moi, que crois-tu ? reprit l'homme. J'ai pris leur baïonnette dans les reins, et une balle en prime ! Sans compter un autre coup dans la cuisse gauche, qui me fait boiter bien bas aujourd'hui.

— Je suis désolé, risqua Charles. Je ne suis pas sûr de vous reconnaître.

— Mais si, voyons ! Réfléchis ! Francisque Brunaux ! J'étais avec toi lors du massacre ! Tu avais six ans, et moi treize. Les salauds, regarde un peu ce qu'ils ont fait de nous !

Puis il sembla se raviser et ajouta :

— Enfin, je ne devrais pas me plaindre. Ce qu'ils ont fait de toi, c'est quand même autre chose.

Charles resta silencieux. Il ne parvenait pas à réconcilier l'image de cet homme au visage taillé à la serpe, à la haute stature, avec le souvenir vague qu'il avait du jeune Francisque, fluet et agile.

— Je me souviens seulement que vous portiez une blouse bleue et que vous êtes parti par les toits, dit-il.

— Tu peux me tutoyer, citoyen ! rétorqua son interlocuteur en reposant avec un bruit sourd sa chopine qu'il avait vidée d'un trait.

Puis il en réclama une nouvelle au tenancier.
— C'est drôle, fit Charles après avoir bu péniblement quelques gorgées. Ce matin nous étions là-bas, rue Transnonain. Nous avons regardé la maison se faire démolir. Nous avons même parlé de vous... de toi, pardon.

— Nous ? Et qui est-ce, nous ?

— Mon amie Pauline et moi.

Devant le regard perplexe de Francisque, Charles ajouta :

— Tu sais, la fille du peintre Daubigny. Celui qui a été tué dans l'entrée, au pied de l'escalier, avec monsieur Guitard.

— Je ne la remets pas, fit Francisque, l'air contrarié. Elle était là, le 14 avril ?

— Elle s'était réfugiée avec sa mère et sa grand-mère sous la scène du théâtre de monsieur Lamy. Les soldats ne leur ont pas fait de mal.

Francisque eut un rugissement qui fit tressaillir les buveurs alentour, et qui se confondit avec une nouvelle salve du tonnerre, plus forte que les précédentes.

— Encore heureux ! Douze morts, c'était bien assez, peut-être !

— Je ne te le fais pas dire. Mon père est tombé ce jour-là, il me tenait dans ses bras. Et à tout prendre, ils auraient mieux fait de m'achever, moi aussi, pour ce qu'il me reste de vie.

Charles sentait les regards appuyés sur sa manche flottante, qui l'accusaient d'occuper là, sans vergogne, parmi les bien portants, une place qui n'était pas la sienne.

motivé l'intervention du parquet. Mais l'affaire n'étant pas d'une gravité exceptionnelle, le juge d'instruction avait cru devoir, vu le grand âge de l'inculpé, le laisser en liberté provisoire, à la charge de se présenter à toute réquisition. Sa culpabilité, du reste, n'était rien moins que douteuse.

Néanmoins, comme l'affaire suivait son cours et que Norbert-Estibal n'avait pas répondu à la dernière convocation du magistrat, celui-ci envoyait, lundi matin, un agent de la sûreté pour l'inviter à se rendre au parquet dans l'après-midi. L'agent n'a trouvé qu'un cercueil.

Journal des débats politiques et littéraires, 18 janvier 1888



13955

Composition
FACOMPO

Achevé d'imprimer en Espagne
par BLACKPRINT
le 25 septembre 2023

Dépôt légal : octobre 2023
EAN 9782290373033
OTP L21EPLN003278-404847

ÉDITIONS J'AI LU
82, rue Saint-Lazare, 75009 Paris

Diffusion France et étranger : Flammarion